

LES HABITS DE MARIAGE

Itinéraire d'un harki

**Abdelkader CHAMI
Mehdi CHAMI
Geoffroy SALE**

LES HABITS DE MARIAGE

 Editions *Infimes*

ISBN : 978-2-9536717-6-6

© Editions Infimes, 2012

Tous droits réservés

AVANT-PROPOS

Le récit qui suit trouve son origine dans le souhait de Mehdi, fils d'Abdelkader, d'en savoir plus sur le passé de son père. Réticent, Abdelkader ne l'avait jusqu'alors jamais évoqué, ou que par bribes.

Pour se faire, un regard extérieur et neutre s'imposait sans doute. Geoffroy, ami de longue date de Mehdi, rejoint le projet de recueillir son témoignage.

Lors des premiers entretiens, chacun campait sur sa réserve. Puis, au fil des échanges et de ces longues soirées passées ensemble, le climat s'est détendu, les langues se sont déliées, la confiance s'est installée.

Le parti pris a été de laisser parler Abdelkader, en limitant les interventions, de façon à ne pas couper le fil d'un récit qui exigeait de lui de gros efforts, ceci pour trois raisons au moins :

– La première était la difficulté à s'exprimer dans une langue, le français, qui n'est pas sa langue maternelle et qu'il n'a jamais apprise à l'école.

– La deuxième était la nécessité de faire remonter à la surface des souvenirs lointains et oubliés, des faits tus depuis longtemps. Ainsi, il est arrivé que le récit s'embrouille, que des contradictions apparaissent. Nous n'avons pas manqué de le lui faire remarquer, ce qu'il a toujours accepté, s'efforçant ensuite d'ordonner ses souvenirs.

– La troisième enfin était d'évoquer des moments douloureux. Avec un mélange de pudeur et de détachement, Abdelkader ne les a pas éludés. Il n'a peut-être pas tout dit, mais nous avons respecté ses silences, ses non-dits.

Puis, à partir du témoignage brut ainsi recueilli, les questions se sont faites plus précises. Il fallait éclairer certaines zones d'ombre, nouer les fils d'une histoire forcément un peu décousue, dans le but de composer un récit.

Commençait alors un travail d'écriture, de mise en forme, tout en ayant à l'esprit deux

exigences : déjà ne jamais dénaturer le propos d'Abdelkader, ni attendre de lui autre chose que ce qu'il avait à dire, quitte à parfois rester sur sa « faim ». Nous devions nous montrer le plus transparent, le plus neutre possible. Un petit appareil critique à la fin de l'ouvrage permet d'éclairer certains faits ou de les replacer dans leur contexte.

Puis, nous avons essayé de respecter autant que possible la spontanéité du langage parlé. Il était impératif qu'Abdelkader se reconnût dans ce récit qui est avant tout le sien.

Aussi, le recueillement, l'acquiescement qu'il a toujours manifesté lorsque nous lui en avons fait la lecture est, nous l'espérons, le signe que nous n'avons pas failli. Là est bien l'essentiel.

Mehdi CHAMI et Geoffroy SALE

L'histoire que je vais vous raconter, c'est tout simplement le récit d'une période peu banale de ma vie, comprise entre l'enfance et l'arrivée en France durant l'été 1962.

Jusqu'à ce jour, je n'en avais guère parlé tant cette époque me semblait lointaine et révolue. Puis, en quête de ses racines, un de mes fils a voulu en savoir plus sur ce passé. Il a réussi à me convaincre qu'il fallait transmettre cette histoire à mes enfants qui, eux-mêmes, la lègueront peut-être à leur tour. Car il s'agit d'un destin bien singulier que le mien, quoique partagé sans doute par beaucoup d'« Algériens » (1) de ma génération, celle qui avait 20 ans lors des « événements d'Algérie ».

I – LE SYRIEN

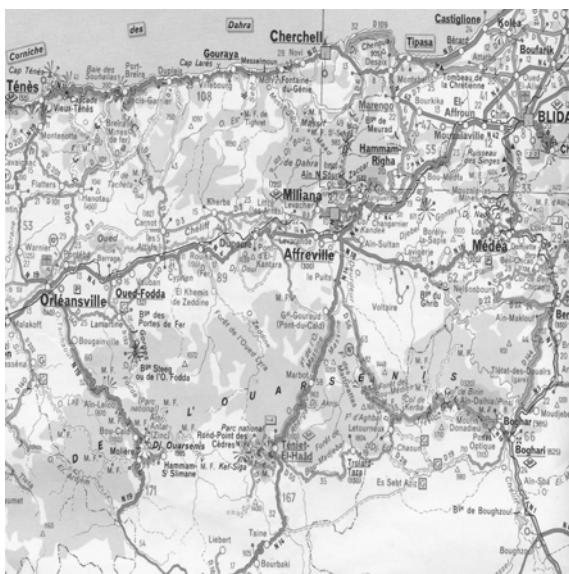
Tout a commencé avec le père de mon père, Mohamed. Ce dernier était Syrien. Au début du siècle dernier, il avait fui son pays pour des raisons méconnues. Certains parlaient d'un forfait qui l'aurait déshonoré et obligé à partir en exil. Toujours est-il qu'il avait marché durant des mois, demandant l'hospitalité aux villageois qu'il rencontrait. Son périple s'était arrêté à Trolard-Taza (aujourd'hui Bordj El Emir Abdelkader), un village paysan situé à deux cents kilomètres au Sud d'Alger, à la limite méridionale du massif de l'Ouarsenis.

Mon grand-père était très pieux et ne se déplaçait jamais sans son Coran. À la tombée de la nuit, après avoir dîné légèrement, il sortait le Livre sacré et récitait des Sourates à ses hôtes. Ceux-ci, surpris de voir un homme instruit, avaient fini par lui demander de rester pour transmettre son savoir. Il s'était marié avec une des filles du village où il s'était

installé définitivement. On l'appela Chami (le Syrien en arabe) en raison de ses origines. Il apprenait aux enfants à lire et à écrire à travers l'enseignement du Coran.

Je n'en sais guère plus sur lui, si ce n'est que sa grande piété a fortement marqué les gens. Après sa mort, son souvenir est resté très vivace. Il est devenu le *Sidi Sbâa* du village, son protecteur en quelque sorte. On a même construit en son honneur un mausolée dans la montagne toute proche. Régulièrement, les gens venaient s'y recueillir pour lui demander certaines faveurs ou lui confier leurs soucis.

Au début des années soixante-dix, mon propre frère Benyoucef et sa femme, bien qu'ayant consulté plusieurs médecins, n'arrivaient pas à avoir d'enfants. Lors d'un séjour passé au village, mon frère a acheté de la peinture blanche pour repeindre le mausolée. Il avait sans doute sa petite idée et espérait qu'en échange du travail fourni, une sorte de miracle se produirait. Son vœu a été exaucé ; sa femme lui a donné depuis quatre enfants ! Ainsi, le grand père n'avait pas « oublié » les siens...



Massif de l'Ouarsenis.

Extrait de la carte Michelin « Algérie-Tunisie » de 1962.

Echelle 1/1 000 000

II – LES TALGHOUDAS

Comme le veut la tradition, mon père, qui était l'aîné de la famille, fut appelé Mohamed. Il était pauvre, semblable en cela à la plupart des villageois arabes. Très jeune, il avait été marié à Kheira Kahlouche, une jeune fille de Taza. Il travaillait sur les domaines des colons et avait bien du mal à nourrir sa famille. J'étais le troisième des sept garçons et filles (2) issus de cette union et on me prénomma Abdelkader. Je suis né vers 1936. Ma date de naissance est incertaine, aucun papier officiel ne l'attestant.

Mon enfance n'a pas été celle des enfants d'aujourd'hui.

Je n'ai pas eu la chance d'apprendre à lire et à écrire, car je ne suis jamais allé à l'école. Pourtant, celle-ci n'était pas réservée exclusivement aux enfants de colons, les riches propriétaires terriens arabes y envoyaient aussi les leurs (3). Je n'ai pas non plus appris la

religion à l'école coranique, en réalité une petite pièce dans une maison du village, et c'est seulement après mon installation en France que je suis devenu un musulman pratiquant.

Cela peut surprendre après ce que je vous ai dit de mon grand-père. Mais nous étions tellement pauvres que manger était notre principal souci. Les garçons ont dû travailler très jeunes pour subvenir aux besoins de la famille. Les filles quant à elles étaient relativement libres jusqu'à l'âge de 12 ans mais, passé ce cap, elles devaient rester à la maison et ne sortir qu'accompagnées de notre mère. C'est la tradition qui le voulait ainsi.

Notre famille vivait dans le dénuement. Nous n'avions pas les moyens de nous vêtir correctement. J'avais pour ma part une unique tenue à la taille évasive, que je portais jusqu'à ce qu'elle soit complètement déchirée. Elle était tellement rapiécée de bouts de tissus de toutes sortes qu'on ne distinguait plus la couleur d'origine.

Faute de souliers, je marchais pieds nus dans la caillasse. Et même si nous finissions par avoir comme de la corne sous les talons,